

Le Cinéma nigérien renait de ses cendres

Par Dalatou Malam Mamane

Le premier film nigérien est l'œuvre d'un non nigérien, l'ethnologue français Jean Rouch arrivé en 1941 au Niger, comme ingénieur des Ponts et Chaussées.



Jean Rouch

Les origines du cinéma nigérien sont donc intimement liées au nom de Jean Rouch, cet amoureux du Niger et de son peuple, mort au Niger des suites d'un accident de la route dans la nuit du 18 au 19 février 2004 et enterré dans ce même pays, pour respecter son choix.

En 1947 déjà, il réalisait « *Au Pays des mages noirs* », en 1948, « *l'Initiation à la danse des possédés* », suivi de « *les Magiciens de Wanzarbé* », en 1949.

Jean Rouch fait plus tard la connaissance d'un jeune nigérien démobilisé d'Indochine et en quête de travail, Oumarou Ganda. Acteur vedette de Jean Rouch dans « *Moi un noir* » (1957), puis assistant réalisateur, Oumarou Ganda sera le premier grand réalisateur nigérien de films de fiction.

Le cinéma véritablement nigérien a connu sa première consécration avec Moustapha Alassane, qui a obtenu le prix de dessin au premier Festival Mondial des Arts nègres à Dakar, en 1966, avec la « *Mort de Gandji* ». Avec Oumarou Ganda, « *Cabascabo* » sera le premier film africain sélectionné au festival cinématographique de Cannes (France, 1969) et il va également obtenir le prix du grand jury au festival de Moscou en 1969.



En 1972, Oumarou Ganda obtient le premier Grand prix Etalon de Yennenga, du 3^e festival panafricain du cinéma de Ouagadougou (FESPACO), pour son moyen métrage « *le Wazzou polygame*. » Décédé en 1981, la mémoire de cet illustre cinéaste est immortalisée à travers un complexe culturel, le centre culturel Oumarou Ganda, à Niamey, au Niger, d'une architecture imposante. En 1979, Gatta Abdourahmane est distingué « caméra d'or » au FESPACO pour son film « Gossi », initiation Sohantie. La même année, il est lauréat du scénario pour *La Case* vision habitat UNESCO à Nairobi au Kenya. En 1990, l'actrice Zalika Souley reçoit les « insignes du mérite culturel » de la Tunisie, en marge des **13^e Journées Cinématographiques de Carthage**.

Oumarou Ganda

Le cinéma nigérien, c'est aussi des acteurs de talent comme Djingarey Maiga, Mamane Bakabé, Inoussa Ousseini, devenu par la suite Ministre de la Culture et aujourd'hui Ambassadeur et Représentant Permanent du Niger à L'UNESCO, sans oublier d'autres acteurs, comme Moustapha Diop, Abdoua Kanta, etc.

Mais depuis environ deux décennies, les productions se sont arrêtées, faute de moyens financiers et d'une politique de promotion de l'État.

Les décennies 80-90 étaient caractérisées par une baisse drastique de production. Il faut imputer la responsabilité de cette situation à beaucoup de facteurs notamment l'arrivée de la vidéo qui a fait que les salles de cinéma ont cessé d'exister. La télévision a ainsi cassé le 7^{ème} art, car créant moins d'engouement pour les salles de cinéma.

Le deuxième aspect c'est la faiblesse du tissu économique. Le cinéma nigérien ne génère pas suffisamment d'argent pour faire en sorte que la machine marche d'elle-même. C'était un cinéma subventionné, soit par l'état, soit par la coopération française.

Rencontres du cinéma africain de Niamey

Cependant, des initiatives privées tentent de sortir le Niger de son isolement cinématographique. Un jeune producteur-réalisateur, Ousmane Ilbo Mahamane a lancé en 1994, un espace de rencontres entre professionnels, dénommé les « Rencontres du Cinéma africain de Niamey » (RECAN), afin, entre autres, d'aider à sortir le cinéma des sentiers battus. Les RECAN visent à créer les conditions multiformes pour le développement du cinéma au Niger. Ni festival, ni compétition, les RECAN sont une biennale qui a pour objectifs spécifiques de faire découvrir à l'ensemble des acteurs de la chaîne cinématographique les formes du jeune cinéma, de faire découvrir au public les aspects du cinéma sur le plan esthétique, historique, technique, économique ; de former, d'informer et de sensibiliser les populations, les jeunes en particulier, à travers des thèmes propres à chaque édition.

Les RECAN constituent aujourd'hui, l'une des plus importantes manifestations culturelles et cinématographiques du Niger. Elles mobilisent des cinéastes d'Afrique et d'Europe, des journalistes et hommes de culture, etc. À ce jour, environ 200 films ont été présentés à travers les RECAN.

En 2005, un groupe de jeunes pleins de talent, constitués en groupe « Tarbiyya », (éducation) sort son premier film « Tarbiyya ». Il met en exergue certains comportements sociaux comme frein à l'émancipation et au droit tout court, notamment les interdits en matière de ménage.

L'œuvre est inspirée du livre « *Tuwo yayi magana* », (*La marmite a parlé*), d'Abdou Ouma, ouvrage écrit en Haoussa, la principale langue du pays.

Dans la tentative de redonner vie au cinéma nigérien, l'Ambassadeur Inoussa Ousseini, vient de lancer le Forum Africain du Film Documentaire. Le Forum qui était, à sa création en 2008, biennuel, est désormais annuel, eu égard au rôle d'éveil de conscient que joue cette rencontre nigérienne de films documentaires.

« On ne peut pas accepter les images des autres sur nous, sans réagir pour donner notre image », affirmait l'ancien Ministre de la Culture et de la Communication, ancien étudiant et compagnon de Jean Rouch.

En créant ce Forum Africain de Films Documentaires, Inoussa Ousseini dit n'être guidé que par le souci de transmettre à la jeunesse « ce que nous-mêmes avons reçu comme capital d'expérience, grâce à notre pays, grâce à nos relations et grâce à nos fonctions passées ».

« Ce qui est important c'est la formation ; c'est provoquer la vocation, provoquer les déclis. C'est pourquoi, on n'a pas fait que du cinéma. Nous avons fait des conférences sur la culture, la tradition orale, des journées de réflexion...Donc c'est vraiment une rencontre entre l'audiovisuel et les sciences humaines, les créateurs audio-visuels et les hommes de culture, les enseignants et chercheurs. Nous ne cherchons à imiter personne, nous partons sur des acquis et l'acquis ici c'est l'héritage de Jean Rouch, c'est l'œuvre de tous les documentaristes que sont les chercheurs, les ethnologues qui ont travaillé sur le Niger », a-t-il conclu.

On ne peut parler de la renaissance du cinéma nigérien, sans parler d'une étoile montante dans ce domaine: Sani Magori.

Selon ce jeune cinéaste, faire un scénario, regarder un film, sont autant d'occasion de susciter le dialogue, de sensibiliser et d'informer. C'est aussi à partir des idées que naissent les films. Il suffit donc d'inventer une situation, des personnages, des problèmes...

Né en 1971 à Galmi dans la région de Tahoua, dans le centre-ouest du pays, Magori Sani obtient son Bac D en 1994 et bénéficie d'une bourse en Algérie où il suit des cours en Agronomie saharienne. En 2001, il est affecté au département des Cultures Irriguées à l'Institut de Recherches Agronomiques du Niger (INRAN), en tant qu'appelé du Service Civique National. C'est le passage dans cette institution qui lui permet de s'intéresser au 7^{ème} art car dit-il, là-bas, on préfère plus montrer les images aux producteurs pour leur expliquer par exemple comment mélanger les produits phytosanitaires ou comment faire les manipulations pratiques, et filmer les réunions avec les producteurs agricoles.

En 2007, il retourne sur les bancs de l'école à l'Université Gaston Berger de Saint Louis du Sénégal d'où il sort avec un diplôme de Master II en "réalisation cinéma documentaire de création". De retour au pays, il rentre de plain-pied dans le monde du 7^{ème} art, un talent qu'il a su développer avec expertise et valoriser. Les films de Sani Magori ont principalement pour thème les différents facteurs sociaux et les intrigues des sociétés. Au total, il a à son actif, deux films documentaires qui ont eu beaucoup de succès : *Notre pain capital* et *Pour le meilleur et pour l'oignon*. Le premier est un film documentaire de 13 mn réalisé en juillet 2008 en wolof et sous-titré en français.



Inoussa Ousseini

Dans ce film, l'auteur évoque la chaîne alimentaire qui gravite autour du pain, de sa fabrication jusqu'au marché noir qui irrigue les réseaux de la mendicité, une transition pour aborder la question du devenir des enfants de la rue à Saint-Louis du Sénégal. Ce film, qui a eu le Prix Canal + Horizon au Clap Ivoire en septembre 2008, a ensuite été projeté à la 31^{ème} rencontre internationale de films d'école Henry Langlois de Poitiers en décembre 2008, puis sélectionné en compétition internationale au festival International de court métrage de Clermont-Ferrand en 2009.

Pour le meilleur et pour l'oignon (52 mn) est aussi un film documentaire qui met en exergue les efforts de Yaro pour cultiver l'oignon et surtout le vendre au meilleur prix, efforts d'autant plus ardues que l'ensemble des dépenses liées au mariage de sa fille Salamatou avec son fiancé Adamou lui incombent.

Un mariage soumis au cours de l'oignon, comme la plupart des activités de cette région de Galmi où tout est lié à la bonne récolte de cette denrée tant prisée qu'est l'oignon. Cette réalisation est, selon son auteur, le fruit de plusieurs années d'observation. « C'est la vie quotidienne de mon terroir, elle est rythmée par l'oignon, tous les projets des habitants sont liés à la récolte de l'oignon. En croisant mon regard d'agronome, de cinéaste et de fils du village, j'ai voulu montrer les difficultés qu'il y a autour de la culture de l'oignon, ses enjeux économiques et des interrelations entre la culture de l'oignon et la vie des villageois », affirme Sani Magori. Avant d'ajouter : « A travers ce film, je montre aussi que notre pays est le plus gros producteur d'oignons de la sous-région et que l'oignon est le

2^{ème} produit d'exportation après l'uranium », lui qui a surtout voulu, à travers ce film, montrer la nécessité d'une licence pour les semences du violet de Galmi et surtout la nécessité d'obtenir un label national pour l'oignon. Ce film réalisé en décembre 2008, a eu le mérite d'être choisi comme la première œuvre nigérienne de l'année 2008 au Forum Africain de Film Documentaire de Niamey de la même année et a obtenu le prix Jean Rouch. Il a ensuite été sélectionné en compétition internationale pour le festival "Vues d'Afrique" à Montréal en avril 2009.

« Je compte poursuivre l'œuvre en faisant un autre film : *Le retour à Galmi* où il y aura des projections publiques suivies de débats sur l'avenir de la filière, ainsi que d'amples explications sur le violet de Galmi. » En 2009, Sani Magori a aussi tourné et diffusé un film dénommé : *Kukan Kurcia ou le cri de la tourterelle*, un documentaire de 52mn dans laquelle l'auteur évoque la situation des jeunes migrants à la recherche de l'Eldorado.

Sani Magori n'est pas le seul de sa génération à avoir l'ambition de ressusciter le cinéma nigérien.

A cette liste, vient s'ajouter une nouvelle vague des jeunes cinéastes qui écumant l'espace cinématographique nigérien. Malam Saguirou, Directeur de Focus pour le cinéma et la promotion de l'audiovisuel et également Président de l'Association des cinéastes nigériens (ACNI), est de ceux-là.

Ce jeune plein d'ambitions légitimes, a mis successivement à l'écran : *Le Chasseur du vent*, *Le prix d'un plat*, *Un africain à Annecy*, *La chèvre qui broute*, *La robe du Temps*.

Cette nouvelle vague est fortement marquée par le documentaire qui est avant tout le cinéma du début au Niger avec Rouch.

Le cinéma nigérien d'aujourd'hui pose un regard sur la société, il traite des questions de tradition, sur le changement de mentalité, contrairement au cinéma des années 60 qui fait de la fiction.

Le retour de la production cinématographique au Niger est favorisé par l'avènement des caméras numériques. Sans le numérique, le regain d'activités pour le 7^{ème} art, auquel assistent les cinéphiles nigériens n'aurait pas vu le jour, étant donné que le gouvernement ne financent plus cette activité et ne subventionne plus les maisons de production.

« Comment réussir à faire comprendre aux états que le cinéma crée de l'emploi ? », s'interroge Malam Saguirou.

Il relève, néanmoins pour s'en réjouir, la création en 2010, au Niger, d'un Centre National de Production cinématographique (CNPCN), qu'il juge comme étant « un pas important dans la production cinématographique ». Mais là où le bas blesse, le CNPCN fait de la production, il ne peut donc que concurrencer les maisons privées de production. « C'est un organisme de taxation de la production cinématographique qui n'encourage pas la production. Ce centre ne doit pas faire de la production ; il doit être un centre d'orientation politique », suggère le Président de l'ACNI.

Ceci n'est pas le seul os dans le cinéma nigérien. Le problème de formation des acteurs se pose avec acuité. « Nous employons un personnel administratif totalement imperméable au langage cinématographique, d'où un besoin pressant de formation en la matière comme celle dont nous, nous avons bénéficiée par le biais de Arica Doc », souhaite le jeune cinéaste.

Un besoin de structuration est également à l'ordre du jour, avec comme exigence, une aide conséquente de l'état, en matériel au profit des maisons privées de production et un allègement de la taxe. « Si toutes ces conditions sont réunies, dans cinq ans, le Niger sera une terre de cinéma », promet Malam Saguirou, qui est déjà sur un projet de films intitulé *La fierté d'être africain*, qui sera consacré au scientifique nigérien, le Professeur Abdou Moumouni, mort il ya 20 ans.